

Un dimanche d'été dans les Alpes glaronaises

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **10 (1872)**

Heft 30

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-181916>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

chercher les étymologies de noms en dehors des localités où ces noms ont pris naissance. Votre correspondant a bien fait de rechercher l'étymologie du nom de *Pousaz* à Ollon, car un auteur français, à Paris, en aurait certainement donné une différente de celle du *Conteur*, qui doit être exacte. Je vais citer un exemple, pour montrer combien il est facile de faire fausse route dans cette matière. La famille *Morin*, 1389, éteinte à Payerne, n'a aucun rapport avec le même nom dans d'autres parties du canton et en France, car il se retrouve, à Payerne, sous les formes suivantes : *Moryn*, *Morin*, *Morens*, *De Morein*. C'est une famille sortie du village de Morens, à une lieue au nord-ouest de Payerne. Il en est de même d'autres familles à Payerne et Corcelles, la plupart éteintes, sauf celles marquées d'un *, comme *De Missier* et *De Missiez*, 1462; *Lietterens*, 1444; *Chevroti*, 1389; *De Ruera* (d'où *Rueraz* et *Ruerat*), 1309; *De Ceva* et *De Seyvaz*, 1389; *De Montel*, 1453; *De Chauz*, 1399; *D'Aulmont*, 1444; *Cumyn*, 1548; *De Sassel*, 1453; *De Trey*, 1309; *De la Bretoneri*, 1399; *De Stabulo* et *D'Estrabloz*, 1395; *De Corgy* et *De Corges*, 1444; *De Magnens*, 1462; *Vclarey*, 1545; *Cosset* et *Coucet*, 1462. Ces familles dérivent d'individus sortis de villages, hameaux et domaines voisins, bien connus, qui sont : Missy, Gletterens, Chevroux, Rueyres, Syvaz, Montet, Chauz, Aumont, Coumin, Sassel, Trey, la Bretonière, Etrable, Corges, Mannens, Villarey, Cousset.

Un acte de 1309 parle d'un *Carpentator* dit de *Ruera*, à Corcelles, près Payerne, qui sortait sans nul doute de Rueyres, village voisin. Une branche de cette famille prit le nom de *Chappuis* et une autre celui de *Rueraz* et *Ruerat*, familles encore vivantes. Une famille éteinte à Payerne, du nom de *Cugnyeul*, 1444, tire son origine du mot vulgaire *queniu*, usité dans la vallée de la Broie pour désigner : gâteau et pain pétri au lait et au beurre. Une femme de ce nom était appelée la *Cugnyeule* ou la *Cugniola*, car on formait souvent le féminin dans les noms de familles, dans le bon vieux temps.

Enfin, c'est en observant un même nom pendant une longue période d'années, deux ou trois siècles par exemple, que l'on trouve souvent son étymologie, qui ressort de l'une ou l'autre des variantes de ce nom. Voici un exemple des variantes d'un nom de famille à Morges : *Estué*, *d'Estué*, *d'Estoe*, *d'Estuey*, *Estuyer*, *Estuier*, *Estué*, *Estuez*, *Estueiz*, *Estuer*, *Estuz*, 1460, famille sortie d'Etoy, près Morges; une autre famille de Morges et Lonay, est celle de *Pête*, *Pétaz*, *Pelte*, *Petel*, *Petin*, *Peytin*, *Pety*, *Petit*, 1546, dont l'étymologie est parlante.

JULES-F. PICCARD.

Un dimanche d'été dans les Alpes glaronaises.

Un coup d'œil jeté sur la carte montre qu'à Schwanden le canton de Glaris se divise en deux vallées, le Linthal et le Sernfthal, que le peuple appelle la grande et la petite vallée!

Rarement on vit contraste pareil; à droite, en

tournant le dos au chef-lieu, s'ouvre gracieusement le Linthal, la *grande vallée*, où villages et fabriques se pressent à l'envi. C'est la vie moderne, avec les grandes constructions, les diligences, les bains à la mode, les cimes connues des touristes, et, malheureusement, avec quelques-unes des plaies de notre civilisation.

Rien de pareil dans le Sernfthal, dans la *petite vallée*. Elle s'ouvre par une gorge et se continue de même durant plus d'une heure; çà et là quelque maisonnette, quelque trace de culture, mais, sauf la grande route et le télégraphe, rien n'annonce que plus haut la vallée soit peuplée. Elle l'est pourtant; elle s'élargit considérablement, à Matt d'abord, puis plus haut encore, à Elm, le village glaronnais le plus élevé, et qui ne voit point le soleil pendant plusieurs semaines d'hiver. Là on ne trouve ni hôtel ni trace d'industrie. La population clair-semée vit de l'éleve du bétail. Le Sernfthal compte deux paroisses; celle d'Elm, la moins peuplée, il est vrai, est d'à peine de neuf cents âmes. Pauvre paroisse à vues humaines, mais intéressante par la vie patriarcale qui s'y est conservée à un rare degré.

A mon arrivée à Elm, je découvris avec plaisir la modeste maisonnette en bois qui sert de presbytère et où m'attendait un ancien ami. Le lendemain, dimanche, je vis apporter dès le matin sur le cimetière une corbeille remplie d'objets blancs; c'étaient des couronnes pour orner les tombes; ce qui se fait tous les dimanches où le temps le permet.

L'heure du service était encore assez éloignée, et déjà des groupes se formaient autour de la petite église.

C'étaient de beaux hommes, proprement habillés, mais à l'allure gauche et solennelle du montagnard endimanché; des femmes à l'air intelligent et doux, mais dont le costume était lourd et la démarche empesée; chacune portait un mouchoir de poche qui reste soigneusement plié et n'a guère d'autres fonctions que cette parade du dimanche; elles tiennent également à la main, tout le temps du culte, un petit bouquet.

La cloche sonne à toute volée; c'est le moment d'entrer. L'usage veut que le pasteur traverse les cent pas qui le séparent de l'église, accompagné de sa famille et de ceux qui se trouvent sous son toit. Toute autre manière d'entrer troublerait ces âmes, chez lesquelles l'édification semble étroitement liée à certaines traditions.

Le culte en lui-même n'offre rien de saillant: une prédication simple et courte; une prière liturgique, des chants plutôt nourris qu'harmonieux. Telle est dans ces montagnes, la puissance de la tradition, qu'on y emploie, pour le chant sacré, le même recueil de psaumes qui fut introduit après la Réformation.

La paroisse d'Elm forme un petit monde à part, moralement et politiquement. Elle a ses *landsgemeinde* de commune, très fréquentées, tandis qu'elle prend un très mince intérêt et une très faible part à la *landsgemeinde* cantonale.

Tout citoyen a le droit de participer à l'élection de son pasteur ; mais après cela il laisse le synode, les différents comités et le pasteur se tirer d'affaire comme ils entendent. Il va à l'église, il écoute ou s'endort ; en tout cas, il s'y tient tranquille et cela suffit. Quant aux missions, aux protestants disséminés, aux œuvres chrétiennes de toute nature, il les connaît à peine de nom, et elles se réduisent pour lui à une collecte annuelle pour les pauvres de sa paroisse. Comme on ne lui demande aucun sacrifice d'argent ni de temps pour satisfaire ses propres besoins religieux et moins encore ceux d'autrui, il se garde bien de donner plus qu'on ne lui demande.

Il n'est guère probable que la petite église d'Elm serve jamais au culte catholique ; le Sernflthal est à l'abri de ce danger ; mais tôt ou tard la marée montante de la vie moderne atteindra les pelouses de la rustique vallée ; fabriques et hôtels s'y construiront, l'isolement cessera, la lutte du mal et du bien éclatera sous les mêmes formes qu'à la plaine, et les mœurs simples de cette contrée ne deviendront plus qu'une fiction. (Chrét. évangélique.)

Ce que c'est qu'un milliard.

La France a habitué le monde à lui voir faire des choses si étonnantes, que, malgré ses défaites, ses malheurs et ses désastres, il ne peut détacher d'elle ses regards.

En ce moment, l'univers entier s'occupe de la France et de son fameux emprunt de *trois milliards*.

Quant aux Français, qui ne s'étonnent de rien, de leur côté, il semble pour eux que ce soit chose tout à fait ordinaire que leur patrie verse cette somme fabuleuse dans la caisse de l'Allemagne, et ils ne se doutent peut-être pas que la France donne en ce moment à tous les peuples le plus grand spectacle qui se puisse voir.

Cette tranquillité d'esprit, cette absence de tout étonnement viennent peut-être aussi de l'ignorance où l'on est de ce que représentent matériellement trois milliards.

A propos de cette somme fabuleuse, un statisticien a trouvé les chiffres suivants :

En plaçant des sous les uns au bout des autres en assez grande quantité pour faire trois milliards, on obtiendrait une longueur de 1,500,000 kilomètres, ou 375,000 lieues.

En pièces de 1 fr., elle serait de 69,000 kilomètres ou 22,000 lieues ; en pièces de 5 francs en argent, de 22,000 kil., ou 5,550 lieues ; enfin, en pièces de 20 francs, de 3,150 kilomètres, ou 788 lieues.

La terre ayant 40,000 kilomètres de circonférence, l'on voit que l'on pourrait faire entourer plus de 37 fois la terre avec des sous posés bout à bout.

En donnant un sou par seconde, on mettrait 1,902 ans, 214 jours, 10 heures et 4 minutes pour payer la somme de trois milliards.

Avec des pièces de 1 fr., on mettrait 95 ans, 47 jours, 5 heures, 2 minutes.

Avec des pièces de 20 fr., 4 ans, 276 jours, 2 heures, 4 minutes.

Voilà ce que c'est que la valeur matérielle de trois milliards.

On lit dans un journal de Paris, à propos de la grande revue du 28 juillet :

Cette grande fête militaire promet d'être superbe. Outre les cent mille hommes de l'armée de Paris, il y aura encore des contingents de nos corps des départements, lesquels ne seraient avertis que fort peu de temps avant la revue, brusquement même, afin de montrer qu'ils sont toujours prêts à s'ébranler au premier commandement du ministre.

Ah ! c'est qu'on ne plaisante pas avec la discipline maintenant ; le gouvernement veut nous doter d'une véritable armée, et, d'après la *Patrie*, qui n'est pas en ce moment un journal courtisan, il réussirait dans cette patriotique entreprise.

Rendons à César ce qui appartient à César, dit cette feuille, et à M. de Cissey ce qui appartient à M. le ministre de la guerre : la justice qui lui est due pour une véritable réorganisation de l'armée au moral comme au physique.

Il serait difficile, en effet, de voir comme autrefois MM. les officiers de toutes armes passer au café des journées entières et dans la plus complet désœuvrement.

La vie des camps a changé tout cela ; et aujourd'hui, ce ne sont plus que manœuvres, exercices, promenades, revues, surprises à toute heure par MM. les officiers supérieurs, qui arrivent au camp au moment où on les attend le moins, et devant lesquels il faut se lever même pour parader immédiatement, ainsi qu'il a été fait l'autre jour, par exemple, vers trois heures du matin, à Rocquencourt, devant le maréchal de Mac-Mahon, un officier qui ne dort guère que d'un œil, à ce qu'il paraît, et auquel l'âge n'a rien enlevé de son activité juvénile.

BOUTADES.

Dieu fit la femme et nous la dame. Si Eve revenait au monde, elle ferait peur ; on trouverait sa taille épaisse, ses pieds grands, ses yeux bêtes. Il n'y aurait pas le moindre serpent pour la séduire : on ne lui offrirait pas des pommes, on les lui jetterait.

Ce n'est pas la fortune qui vient en dormant, c'est le terme !

L'amour est comme l'opéra : on s'y ennuie, mais on y retourne.

Jusqu'à quarante ans, une femme fait sa taille pour ses robes ; passé quarante ans, elle fait ses robes pour sa taille